

Des flammes du bûcher aux lumières de la science

Jean-Marc Lévy-Leblond

Number 97, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45641ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévy-Leblond, J.-M. (2007). Des flammes du bûcher aux lumières de la science. *Inter*, (97), 19–19.



Voilà quatre siècles, le 17 février 1600, à Rome Giordano Bruno condamné par l'Inquisition, périssait sur le bûcher. Il avait proclamé l'univers infini, les mondes multiples, la vie cosmique.

*Et qui donc m'emplume, qui me réchauffe le cœur ?
Qui m'empêche de craindre fortune ou mort ?
Qui a brisé les chaînes, et ces portes
Dont bien peu se dégagent pour sortir à l'air libre ?
Les âges, les années, les mois, les jours,
Armes et filles du temps, et les heures,
Contre qui le fer, ni le diamant ne vaut,
M'ont protégé de leur fureur.
Aussi déployé-je dans l'air mes ailes confiantes,
Sans craindre de heurter cristal ni verre ;
Je fends les cieux, et dans l'infini m'élançe.
Et tandis que de mon globe je fonds sur les autres,
Et plus avant pénètre dans le champ éthéré,
Ce que les autres voient de loin, je le laisse derrière.*

Giordano Bruno, *De l'infini, de l'univers et des mondes*.

Le 17 février 2000 paraissait dans les carnets du *Monde*, du *Figaro* et de *Libération* cette petite annonce.

La publication de cet hommage avait été financée par une souscription de plusieurs dizaines de philosophes, historiens, astronomes, physiciens, etc., témoignant ainsi de leur admiration pour le Nolin. Le même jour, à Rome, sur le Campo dei Fiori, une foule considérable saluait la mémoire de Bruno dans une atmosphère de gravité et de gaieté mêlées. En pleine année jubilaire papale, une immense banderole proclamait la place « zona dewojtylisata ». Se mêlaient, avec leurs pancartes et leurs porte-voix, des groupes farouchement anticléricaux, des néomystiques New Age, des délégations de plusieurs partis de gauche, une procession théâtrale reproduisant l'arrivée de Bruno, enchaîné et bâillonné, sur les lieux de son supplice. Plus nombreux encore étaient ceux-là venus à titre individuel, qui déposaient au pied de la statue de Bruno fleurs et textes d'hommage (dont un magnifique poème de Czesław Miłosz, écrit en 1942, liant les cendres de Bruno à celles du ghetto de Varsovie en flammes). C'est dans ce contexte qu'avait été écrit le petit texte suivant.

Des flammes du bûcher aux lumières de la science

par Jean-Marc Lévy-Leblond



Voici 400 ans, le 17 février 1600, s'allumait au cœur de Rome, sur le Campo dei Fiori, le bûcher où périssait l'un des plus libres esprits de son temps – et peut-être de tous les temps. Liberté de pensée et liberté de mouvement chez Bruno sans doute vont de pair : vit-on jamais philosophe plus mobile ?

Bruno développe dans ses livres une conception du monde résolument matérialiste et unitaire, qui lui vaudra d'être trois fois excommunié, par les catholiques, les calvinistes et les luthériens successivement, mais qui lui gagnera plus tard l'admiration de Schelling (qui en fait l'interlocuteur principal de l'une de ses œuvres de jeunesse, intitulée justement *Bruno*) et l'intérêt de Hegel. C'est sans doute moins l'hétérodoxie de ses opinions que la mobilité de ses idées qui fut insupportable aux institutions religieuses. Plus relativiste que sceptique, Bruno écrit en 1588, anticipant de près de deux siècles la tolérance des Lumières, que sa propre religion « est celle de la coexistence pacifique des religions, fondée sur la règle unique de l'entente mutuelle et de la liberté de discussion réciproque ». Bruno méprise les doctes ; il récuse aussi bien l'opinion commune, mais fait confiance à la raison « de tout un chacun ». Aussi s'identifiera-t-il souvent à l'âne, dont l'ignorance, la patience et l'obstination constituent une allégorie emblématique du chercheur de vérité. Son refus de l'autorité, son courage – intellectuel et physique – et son audace inventive en feront une référence pour tous les esprits indépendants et novateurs. On ne cesse de découvrir à son œuvre des échos inattendus : en notre siècle, il inspirera James Joyce comme Bertolt Brecht, jusqu'au mouvement Fluxus.

Ayant opté pour le copernicanisme, Bruno le dépassera d'emblée. Ce n'est pas la théorie purement astronomique de l'héliocentrisme qui le passionne, mais la nouvelle vision du monde qu'engage le décentrement de la Terre – non pas la cosmographie, mais la cosmologie. Il sera l'ardent propagandiste d'un univers infini, de la pluralité des mondes et du vitalisme cosmique. Certes, il serait abusif de faire de Bruno le pionnier de la science nouvelle. Là où Galilée, de 20 ans son cadet, inaugurerait la modernité, Bruno reste lié à des modes de pensée archaïques. Mais précisément, par-delà le tribut que commande sa liberté d'esprit en un temps qui ne la permettait guère, la leçon la plus forte qu'il nous faut tirer de son œuvre est la fécondité de son anachronisme. Car les idées nouvelles ne naissent jamais sous la forme claire et nette que la postérité ne leur donne que rétroactivement. Chez Bruno, ce sont des éléments d'hermétisme, de magie naturelle, de philosophie néoplatonicienne qui se combinent pour produire une conception du monde audacieuse et visionnaire. Même si l'on ne peut lui attribuer aucune découverte scientifique majeure, Bruno a joué un rôle essentiel en préparant les mentalités à la révolution galiléenne. Les nombreuses découvertes contemporaines de planètes extrasolaires et le développement des recherches sur d'éventuelles formes de vie extraterrestre comme le gain de crédibilité scientifique de l'hypothèse Gaïa constituent un magnifique hommage en acte à sa pré-science. C'est parce qu'il est à la fois en retard et en avance sur son temps que Bruno est du nôtre – et de tous les temps à venir. Mais sommes-nous aujourd'hui, plus qu'il y a quatre siècles, capables d'entendre les porteurs de ces polémiques exubérantes, de ces confusions fertiles, de ces archaïsmes paradoxaux qui préparent l'avenir ? En ces temps de certitudes prétendument rationnelles, souvenons-nous de ce que nous devons aux mauvais esprits. ∞

JEAN-MARC LÉVY-LEBLOND est physicien (théoricien), épistémologue (expérimentateur) et « critique de science ». Professeur émérite de l'Université de Nice, il a enseigné dans les départements de physique, de philosophie et de communication. Directeur de programme au Collège international de philosophie. Directeur des collections scientifiques des éditions du Seuil et de la revue *Alliage* (culture, science, technique). Auteur de nombreux articles scientifiques spécialisés et d'ouvrages de recherche (principalement sur la théorie quantique et la théorie de la relativité) ainsi que de plusieurs essais : *L'esprit de sel : Science, culture, politique* (1984) ; *Mettre la science en culture* (1986) ; *La pierre de touche : La science à l'épreuve...* (1996) ; *Aux contraires : L'exercice de la pensée et la pratique de la science* (1996) ; *Impasciences* (2003) ; *La science en mal de culture* (2004) ; *La vitesse de l'ombre : Aux limites de la science* (2006) ; *De la matière* (2006).